

Entrevue avec Roger Léveillé, écrivain*

Né à Winnipeg en 1945, J. R. Léveillé partage son temps entre cette ville et les rives du lac Manitoba à Saint-Laurent. Il est l'auteur d'une quinzaine d'œuvres (roman, poésie, essai) publiées au Manitoba, au Québec et en France. Il dirige la collection «Rouge» des Éditions du Blé (Saint-Boniface). Il a reçu le prix littéraire *La Liberté* en 1994 pour son recueil *Causer l'amour*, le prix du Consul général de France à Toronto en 1997 pour l'ensemble de son œuvre. En 1999, il a été intronisé au Temple de la renommée culturelle au Centre culturel franco-manitobain.

* Cette entrevue fait partie de la communication, intitulée «Production culturelle et expression artistique en milieu minoritaire: portraits d'artistes manitobains», que Laurence Véron a présentée dans le cadre d'un séminaire de la Chaire pour le développement de la recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord (CEFAN), qui a eu lieu à l'Université Laval, le 12 novembre 1998.

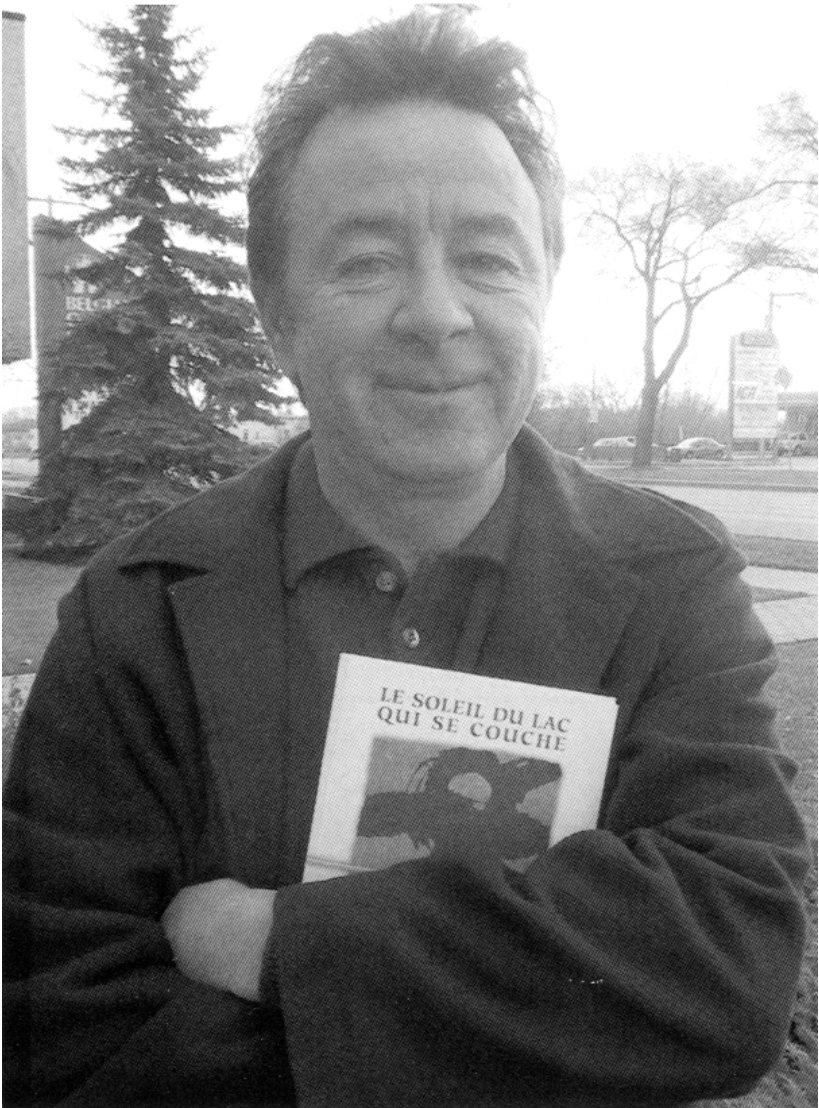


photo : *La Liberté*

Laurence Véron: Roger Léveillé, pourriez-vous décrire brièvement votre parcours artistique?

Roger Léveillé: C'est simple, mais en même temps, ça commence de façon un petit peu cliché: j'étais jeune enfant, je sais pas quel âge on peut avoir à ce moment-là, 6-7 ans, mais au moment où on peut quand même rédiger et écrire... je dis que c'est très cliché parce que j'étais très malade lorsque j'étais jeune, j'avais de l'asthme, de la difficulté à respirer, donc, heureusement, je passais beaucoup de temps à la maison, j'avais pas besoin d'aller à l'école, et puis, dès cette époque-là, pour me créer une espèce de corps imaginaire, pour échapper à ces contraintes physiques que j'avais, j'écrivais des petits contes, banals sans doute, et puis je dessinais en même temps, je faisais des illustrations. Et puis, dès ce moment-là, je savais inconsciemment, ou consciemment je devrais dire, que je finirais par faire quelque chose comme ça. J'avais pas dit que ce serait l'écriture, que j'allais être écrivain. J'ai pas dit que j'allais être peintre ou artiste, mais ce genre de travail-là, je savais que j'allais aboutir et puis faire ça. Et c'est une ligne de conduite qui m'a suivi toute ma vie. Et quand j'ai fait des études, spécialement des études universitaires, cours classique, etc., je me suis évidemment beaucoup intéressé à la littérature et, dès l'adolescence, je me suis mis à écrire des textes, surtout des poèmes, comme on peut écrire des choses à l'époque, des choses très, très mauvaises, parfois de bonnes choses – j'en ai conservé – mais c'est quelque chose qui remonte de l'enfance; c'était comme une volonté d'identité qui s'est affirmée petit à petit. Alors, j'ai écrit des textes que j'ai publiés; de fait, le premier texte, je l'ai publié contre un professeur qui me disait que ça valait pas la peine, alors, on est jeune, on veut pas écouter; j'avais envoyé ce texte-là au Québec, on l'avait assez bien reçu, mais on le trouvait un peu court, on voulait que je l'allonge, mais comme j'étais jeune, je me suis dit: C'est le texte définitif, on l'imprime tout de suite. Alors, ç'a été imprimé au Manitoba. Il n'y avait pas de maison d'édition à ce moment-là, il y a eu la collaboration de certains individus et d'un imprimeur pour faire que ce texte-là existe vers la fin des années soixante. En même temps, c'était un peu le début de ce renouveau qui a conduit à une industrie de l'édition au Manitoba français. Et puis, j'ai fait des études

évidemment littéraires et c'est un peu comme ça que mon parcours comme artiste a débuté.

L. V.: Avez-vous l'impression que le fait d'avoir grandi dans la communauté franco-manitobaine a influencé votre choix de carrière? Vous avez dit que vous aviez un besoin d'identité, d'affirmation d'identité, est-ce que le fait de vivre dans une communauté qui est peut-être en train elle-même de chercher son identité, ça a eu un effet sur vous ?

R. L.: C'est une question difficile parce que je pense... je pense qu'éventuellement, des œuvres littéraires ou artistiques peuvent finir par témoigner d'une culture, d'une identité communautaire, mais je pense qu'en commençant, l'œuvre d'un artiste ou d'un écrivain, c'est une œuvre exceptionnelle. C'est un travail singulier et il fait ça presque en dépit d'une communauté. La communauté, ou ce qui nous entoure, le paysage, ça peut finir par être le matériau qu'on utilise, comme quelqu'un peut utiliser les arbres ou la pierre de son milieu et il façonne une sculpture; est-ce que c'est un sculpture manitobaine parce que c'est fait avec de la pierre du Manitoba? Voilà toute la question. Je pense qu'avant tout, c'est une œuvre singulière et mon paysage, c'est davantage un paysage de littérature, une littérature mondiale dans un sens, peut-être particulièrement d'affiliation française, mais beaucoup plus... ils sont beaucoup plus là, mes liens, dans un sens que dans la communauté franco-manitobaine. Je dis ça comme à un deuxième niveau aussi parce que moi, je suis né dans une communauté à Winnipeg. Aujourd'hui, Saint-Boniface fait partie de Winnipeg, mais dans le temps, Saint-Boniface ne faisait pas partie de Winnipeg. Saint-Boniface, c'est là où vivait la majorité francophone, mais moi, je faisais partie d'une très petite enclave au centre-ville de Winnipeg, il y avait une petite communauté-paroisse française là. Alors Saint-Boniface, pour moi, c'est un autre monde, les villages français manitobains, c'est un autre monde. Moi, ma réalité, c'était cette petite communauté francophone qui a réussi à survivre longtemps avant que les gens immigrerent pour ainsi dire vers Saint-Boniface et d'autres localités. J'étais presque minoritaire dans une minorité, pour ainsi dire. C'est un peu comme ça que je percevais ça quand j'étais très jeune, je faisais pas des réflexions ni politiques ni sociologiques, mais je

sentais qu'il y avait un autre pays francophone – on ne parle ni de la France ni du Québec – mais un autre pays francophone qui était de l'autre côté de la rivière. Sur la rive droite, moi, j'étais sur la rive gauche à ce moment-là. C'était un autre monde; alors, le milieu franco-manitobain, comme on peut l'identifier aujourd'hui, ça n'a pas eu une influence directe sur moi. À ce que j'imagine tout au moins, parce qu'il est certain qu'il y a des coutumes, il y a des traditions, il y a des choses qui se vivent autour de la maison, ces choses-là font partie de notre héritage, mais je pense que c'est une autre raison pour laquelle aussi – et les gens qui connaissent mes œuvres le diraient – je n'ai jamais été un écrivain «folklorique». Je n'ai jamais pensé à raconter, à parler nécessairement du milieu. Il y a peut-être des espaces manitobains qui apparaissent dans mes textes, mais dans un sens, ce sont des corollaires.

L. V.: Donc, quand vous écrivez, est-ce que le public manitobain est votre destinataire?

R. L.: Non, j'ai pas dans un sens de lecteur ou de destinataire. J'écris pour le lecteur que, moi-même, je serais. J'aimerais lire les textes que j'écris, c'est pour ça que je les écris parce qu'ils n'existent pas ailleurs. Alors, c'est en raison sans doute de mon éducation, parce que j'ai fait le cours classique, qui était enseigné à l'époque par les jésuites; alors, l'enseignement littéraire, c'était la grande littérature, on retraçait toute l'histoire de la littérature française. Donc, voilà le fondement de mes références littéraires. C'est bien sûr que l'on a commencé à enseigner, vers le milieu des années soixante, la littérature québécoise qui, elle-même, à partir des années cinquante, commençait à s'affirmer, mais moi j'ai reçu en même temps la nouvelle littérature québécoise – à ce moment-là, je parle de poètes un petit peu «flyés» comme on dit, comme Péloquin qui avait écrit un recueil de poèmes qui était retenu par un boulon, alors on tournait les pages comme ça autour du boulon –, j'ai reçu ce genre de choses-là en même temps que j'ai reçu ce qu'on a appelé le nouveau roman français, c'est-à-dire Butor, Robbe-Grillet, Beckett et les débuts de *Tel-Quel*. Toutes ces choses-là sont arrivées en même temps pour moi et, comme jeune adolescent, je pense que c'est les aspects de la littérature qui brisaient les traditions, les

fondements normaux de la littérature qui m'intéressaient, parce que, évidemment, si on n'est pas un peu révolté quand on est adolescent, on le sera jamais. Alors, ce sont ces aspects-là de la littérature qui m'intéressaient et qui ont défini un peu ma forme littéraire et mon univers littéraire.

L. V.: Vous dites que vous étiez en contact avec les nouvelles littératures québécoises, est-ce que c'était un effort de votre part ou est-ce qu'elles étaient disponibles ici, au Manitoba?

R. L.: La littérature québécoise commençait à être enseignée au Manitoba au début et au milieu des années soixante. J'imagine que, même dans les universités et les collèges québécois, c'était encore nouveau là aussi; ils ont commencé à peine à se dire: on a une littérature, nos références, ce n'est pas nécessairement la France, on fait des choses valables chez nous, parlons-en et étudions ce qu'on fait chez nous. Alors, avec un certain décalage, c'est arrivé chez nous. La littérature française, du début à la fin, les grands classiques, c'était encore un peu la base, mais on commençait à étudier cette nouvelle littérature. Mais il y avait pas encore de littérature de chez nous, sauf Gabrielle Roy dont l'imaginaire était nourri du Manitoba mais qui a vécu sa carrière d'écrivain au Québec. Alors, il y avait des textes de Gabrielle Roy qu'on étudiait, mais la littérature québécoise, c'était un petit corollaire dans toute l'histoire de la littérature.

L. V.: Mais cette littérature a eu une grosse influence sur vous quand même?

R. L.: J'ai découvert des choses que j'ai aimées. Il y avait des textes de Paul Chamberland, il y avait des merveilleux textes de Paul-Marie Laplante, une espèce de poésie jazzy, puis il y avait ces efforts vraiment qu'on pourrait dire avant-gardistes ou marginaux, je fais ici référence à Péloquin, qui m'intéressaient. On étudiait Langevin, Dubé et tous ces gens-là, mais c'était... je ne veux pas dire que je n'ai pas une certaine appréciation pour ces textes-là... Mais c'étaient des choses qui étaient pour moi très loin de ce qu'on pouvait découvrir dans Robbe-Grillet, dans Beckett, dans Philippe Sollers et dans tout le groupe de *Tel Quel*. Mes intérêts se portaient davantage vers eux. Au fond, ce sont des affinités. On peut caser les choses, en disant qu'un texte est franco-

manitobain parce qu'il est écrit ici, mais ce sont des affinités qui sont plus universelles au point de vue de la forme de la littérature et puis au point de vue du fond aussi.

L. V.: Comment est-ce que vous vous définiriez alors en tant qu'écrivain puisque vous dites que vous vous définiriez pas tellement sur une base géographique mais plutôt sur une base stylistique finalement?

R. L.: C'est toujours difficile de mettre des étiquettes. Même quand on publie. Je mets le titre «roman» à certains textes parce qu'ils sont en prose, alors le lecteur peut peut-être y trouver son chemin plus facilement, je mets le titre «poésie» à autre chose, mais finalement pour moi, ce sont des formes d'écriture, et ce qui m'intéresse, c'est l'écriture. Je ne m'identifiais pas, je ne m'identifie pas particulièrement comme écrivain «franco-manitobain». C'est un fait que je suis francophone et de souche manitobaine, alors quand on analyse les choses, quand on est invité ailleurs, on identifie un peu d'où on vient, je deviens à ce moment-là un écrivain franco-manitobain. Jadis, j'étais un écrivain canadien, ou canadien-français. Au fond, j'imagine que, si j'allais aux États-Unis, je pourrais être un écrivain «français» parce que j'utilise pour écrire la langue française. Alors, moi-même, je ne mets pas d'étiquette, mais c'est évident que mon paysage littéraire est défini par la langue française et puis il y a des affinités, une coloration, je dirais, américaine – et puis par là, je ne veux pas dire des États-Unis – il y a une coloration du fait de ce continent, de ce qui a fait que ce continent est ce qu'il est, de tout le développement des médias... C'est une couleur qu'on a au Canada, écrivains canadiens comme écrivains canadiens-français, qu'on ne retrouve pas en Europe. Quand on va dans un autre pays, il y a une américanité à notre écriture qui intéresse les gens, un français dans lequel il y a une certaine américanité. Et je ne veux pas dire par là un français bâtard, mais c'est une forme de pensée, ce sont des références autres que les références traditionnelles qu'on retrouverait à Paris par exemple, et cela intéresse les gens. Je n'ai peut-être pas tout à fait répondu à la question mais pour dire que... non, j'ai de la difficulté dans un sens avec cette question parce que je m'intéresse à ma communauté, je vais à des conférences, on m'appelle à parler de la littérature d'ici et j'aime bien le faire,

j'aime bien faire la promotion de la culture qui se fait ici, mais dans mes écrits, je n'ai rien à faire de ma communauté, c'est-à-dire que ce n'est pas mon référent. Et puis, pour utiliser une référence biblique, sans fondement religieux du tout, un écrivain, c'est un peu comme ce que le Christ disait de son travail, c'est-à-dire que son pays n'est pas de cette terre, n'est pas de ce monde. Son pays est ailleurs, son paradis est ailleurs. Et je pense que c'est ça le travail de l'écrivain et c'est dans ce sens que j'œuvre. Et puis, en langue française, qu'on aille dans un pays ou dans un autre, c'est à ce niveau-là finalement qu'entre écrivains, qu'entre lecteurs, on finit par se retrouver. C'est pas ce qui nous différencie, qui peut peut-être piquer la curiosité au début, mais c'est pas ça qui fait que les liens durent, c'est les choses qui nous rassemblent.

L. V.: Est-ce qu'on vous a déjà reproché à Saint-Boniface de ne pas être assez «franco-manitobain»?

R. L.: Il n'y a jamais personne qui m'a reproché de ne pas être assez franco-manitobain dans mon écriture, mais je sais, je sens que beaucoup des textes que j'écris ne collent pas à ce qu'on pourrait appeler le commun dénominateur du folklore franco-manitobain. Et je pense d'ailleurs que les œuvres qui se font, qui s'écrivent peuvent finir un jour par définir quelle est la culture disons franco-manitobaine pour parler ainsi. Mais ce n'est pas en regardant vers le passé qu'on fait une culture franco-manitobaine, c'est les artistes, les écrivains, en faisant ce qu'ils font, en faisant ce qui les passionne. C'est ces choses-là qui durent et puis, à un moment donné, quelqu'un va se pencher là-dessus – un professeur, par exemple – et on va entrer ça dans le corpus franco-manitobain. Et c'est comme ça que la culture se fait, sinon, c'est constamment un regard en arrière. Et puis à quel moment est-ce que la culture cesse et où est-ce qu'elle commencerait si vraiment il faut parler de choses spécifiques pour être écrivain ou artiste. Moi, mon appel a toujours été au delà. C'est la langue, la littérature qui me mènent. C'est pas la communauté, c'est pas ma famille, c'est pas la paroisse, c'est cet appel de la littérature. C'est cet appel, qui je suis, c'est ce qui m'a changé dans ma vie personnelle parce que je pense qu'éventuellement, la littérature doit nous transformer, en commençant par l'écrivain, et c'est ce qui me mène.

L. V.: Quand on étudie une civilisation, qu'elle soit grande, petite, locale, peu importe, les intellectuels du monde académique vont se pencher sur les produits, sur l'art qui a été créé, pour prendre le pouls de cette civilisation, pour voir ce qui était représentatif de cette civilisation à l'époque. Mais, est-ce qu'il n'y a pas un paradoxe quelque part puisqu'on dit que finalement, un artiste, c'est un individu avec sa propre forme d'expression, qui produit par besoin individuel plus que comme représentant de son temps, alors comment est-ce qu'on peut expliquer ce paradoxe?

R. L.: Moi, je n'ai pas de problème à ce qu'on veuille étudier l'œuvre de Roger Léveillé comme représentation du fait français au Manitoba. Du fait, je publie la plupart de mes livres ici, je travaille ici, il y a deux maisons d'édition ici et je pense qu'il est essentiel de publier dans le milieu où on écrit. Je publie ailleurs aussi, pour une foule de raisons, mais je pense que c'est important de publier dans le milieu où on est. Et je n'ai rien contre le fait qu'on se penche là-dessus et peut-être qu'on va s'intéresser à mon œuvre du fait que je suis issu du sol franco-manitobain. Mais, si je prends Beckett, par exemple, il a écrit en français, il fait partie de la littérature française mais c'est un Irlandais. Il fait également partie de la littérature irlandaise par certains égards. Alors, ça dépend de l'approche, qu'on soit professeur d'histoire littéraire ou professeur d'histoire sociologique, ça dépend de l'approche et des lunettes que l'on met pour étudier certains phénomènes et puis, ça éclaire non seulement sans doute l'individu, ça peut éclairer la communauté. Mais, moi, comme travail, comme écrivain, c'est aucune de ces choses-là qui me motive, c'est tout simplement le travail littéraire. Je fais souvent référence aux beaux-arts: si j'étais sculpteur, qu'est-ce qui me motiverait? Le fait que je suis allé chercher un marbre en Italie ou une pierre au Manitoba? C'est la forme, le travail formel que je donne à mon travail sculptural, et je pense que les gens oublient ça parce que les mots parlent de choses qu'on étiquette assez finalement, mais le travail littéraire au fond, c'est ça, c'est une pratique formelle.

L. V.: Pour revenir à cette idée des mots, qui fait finalement toute la différence entre les arts qui utilisent la langue et les arts plus visuels... parce que vous avez choisi un art qui

utilise la langue et que la langue que vous avez choisie, c'est le français dans un contexte minoritaire francophone, on va peut-être avoir tendance à dire: c'est parce qu'il a... avec la démographie, les chiffres qui dégringolent d'année en année, notre communauté qui s'assimile, pour aller à contre-courant de la démographie, il a choisi comme artiste de créer pour la survie de sa communauté. Est-ce que cela peut être vrai? Est-ce que ça peut être une raison, inconsciente ou non, pour votre démarche? Ou est-ce que cela n'a aucun rapport et que le fait qu'on soit une minorité ou non n'a aucune influence?

R. L.: Non, parce que, comme je disais, lorsque j'étais jeune, j'avais ce sentiment que je voulais écrire ou dessiner, je voulais faire ce genre de travail. J'étais conscient à ce moment-là, parce que j'étais à Winnipeg, d'être francophone dans un environnement majoritairement anglophone, mais la grande question d'être une minorité et de sa survie, ça n'existait pas. J'étais français et j'ai toujours pensé que j'allais être français. Je n'ai jamais pensé que j'arrêterais d'être français ou qu'il cesserait d'y avoir des francophones autour de moi, à ce moment-là, je ne pensais jamais à cela. Je ne peux pas dire en tout cas que, dans mon œuvre, c'est une raison d'écriture. Si ce que je fais permet de donner une valeur culturelle à la communauté, des valeurs auxquelles certains individus, jamais toute une communauté, peuvent s'agripper, trouver un sens d'existence, et bien, tant mieux. Mais, moi, je n'écris pas pour défendre la communauté; je n'écris pas pour faire valoir le passé métis de la communauté, les valeurs riches de la langue... ce sont peut-être des éléments que je peux utiliser, mais ce n'est pas une écriture à thèse au fond parce que, si on écrit pour quelque chose, on fait un peu de la littérature comme il s'en est fait en Russie pendant une certaine période, on fait au fond de la mauvaise littérature, c'est vraiment pas de la littérature. Non, ça n'a jamais été une considération.

L. V.: Maintenant, en tant qu'artiste, quels sont les rapports que vous entretenez avec le Québec?

R. L.: C'est une longue question complexe qui est colorée un peu par l'individu, en l'occurrence, moi, ça serait différent pour quelqu'un d'autre... Aujourd'hui, mes rapports avec l'institution québécoise, c'est une chose; mes rapports avec les auteurs québécois, c'est autre chose. Parce que, entre auteurs,

on se lit, on s'aime ou on se comprend, on a des échanges, et puis, c'est jamais difficile. Mais, c'est un fait qu'à partir des années cinquante, à partir du moment où le Québec a eu un projet identitaire, ça a mis fin à cette grande ceinture fléchée qu'était le Canada français et ça a obligé les autres francophonies canadiennes à se définir elles-mêmes, à voir qui elles étaient. On s'est identifiés longtemps comme étant «hors Québec», en raison de cette masse critique que représente le Québec; je pense qu'aujourd'hui, il y a un sentiment et une tendance à se reconnaître dans ces autres francophonies, puis s'identifier comme francophonie canadienne. C'est pas à nous autres de s'identifier comme étant «hors Québec», pas plus que c'est au Québec à s'identifier comme étant «hors France», disons. La France, c'est pas la patrie des Québécois, pas plus que le Québec, c'est notre patrie à nous autres. Je fais un à-côté, mais, pour beaucoup de gens, il y a toujours cette illusion que la francophonie canadienne, ce sont des Québécois exilés qui, un jour, vont revenir chez eux. Il est vrai qu'il y a des Québécois qui ont quitté la province pour s'installer ailleurs, mais il est aussi vrai qu'il y a des Québécois qui ont quitté avant que ce soit le Québec, pendant que c'était le Bas-Canada, pour venir dans l'Ouest fonder des communautés, mais aussi des Belges, des Français qui sont venus directement dans l'Ouest, ou en Ontario, fonder des communautés. Il y a des Américains francophones également qui sont remontés vers l'Ouest. Alors, ce qui fait la réalité de l'Ouest canadien aujourd'hui, ce ne sont pas les Québécois exilés... Même si on est petits et peu nombreux, on a notre propre identité, alors, dans ce sens-là, je pense qu'il faut arrêter de se référer au Québec comme la mère patrie parce que, dans beaucoup de cas, les gens n'ont pas de parenté au Québec, pas plus que les Québécois en ont en France. Mais il reste que le Québec demeure un lieu de masse critique fort important pour la diffusion, la réception critique des livres; c'est un marché presque incontournable. De ce point de vue-là, j'essaie... j'ai des relations avec le Québec. Par bonne fortune, plusieurs de mes livres ont été relus dans plusieurs journaux, des revues québécoises. C'est merveilleux, mais ça demeure problématique de la même façon que la France demeure problématique pour le Québec. Les livres québécois, par exemple, sont très peu distribués en France; les auteurs

québécois sont très peu connus en France, à moins que ce soient des auteurs publiés en France, comme Anne Hébert, Réjean Ducharme, jusqu'à un certain point Marie-Claire Blais. Alors, les gens qui ont édité en France font partie de ce grand circuit de la littérature française. Pour nous, c'est un peu la même chose au Québec. Mon nom est connu de quelques individus, on le voit à l'occasion. Le nom de Paul Savoie paraît à l'occasion dans les journaux, mais on est très, très loin. La diffusion et la réception des livres publiés dans le Canada français ne sont pas toujours très à point, très visibles au Québec. De ce point de vue-là, ça crée certains problèmes, et c'est une des raisons pour laquelle moi et peut-être d'autres à l'occasion cherchons à publier au Québec. Au point de vue de ma carrière, j'ai déjà publié au Québec et je vais le faire encore sous peu, comme j'ai également publié en France. Pour des raisons d'être visible sur ce marché et pour commencer à établir des liens avec ces littératures qui sont, somme toutes françaises.

L. V.: Est-ce que vous avez l'impression qu'il y a un changement dans l'attitude, l'ouverture des Québécois par rapport à ce qui se fait hors Québec?

R. L.: Oui, au niveau des individus, il y en a toujours. C'est toujours au niveau des grandes institutions, d'un côté politique et d'un autre côté des grandes institutions médiatiques... parce que tout aujourd'hui est médiatisé, c'est un marché. Alors, inviter un auteur de l'Acadie ou de la Saskatchewan pour faire une entrevue à Montréal parce que son livre vient de paraître, ça se fait à peu près pas. Et puis, le marché veut des vedettes, alors aussi bien créer des vedettes sur notre sol qui nous entoure, c'est plus facile. Mais, au niveau des individus, de plus en plus, il y a une reconnaissance des littératures francophones du Canada, autres que celle du Québec. Le Québec s'est imposé, et il y a des gens qui en veulent au Québec de prendre tant de place; puis moi, c'est pas mon cas. Dans les années cinquante, disons dans un sens, la littérature québécoise n'existait pas; le Québec l'a imposée, l'a imposée chez lui, l'a imposée au Canada et commence à l'imposer aussi en France. Ils ont ouvert des portes, ils ont pris de la place, c'est normal. Et puis, il y a vingt-cinq ans, il n'y avait pas de littérature contemporaine

forte qui existait à l'échelle du Canada, sauf au Québec. Alors, je ne leur en veux pas du tout parce qu'ils ont ouvert les portes et puis, c'est à nous maintenant de prendre notre place, aussi petite qu'elle puisse être, de prendre notre place et dire qu'on est ici. On est invités de plus en plus à des festivals internationaux, comme celui de Trois-Rivières; alors, ça c'est une instance québécoise qui tient un festival mondial, qui est reconnu à l'échelle mondiale, et où on invite évidemment des écrivains des autres pays mais aussi des écrivains des autres francophonies canadiennes. Est-ce que je voudrais qu'on invite plus? Certainement! Est-ce que je voudrais qu'on parle davantage des littératures francophones du Canada? Et bien, certainement. Mais pour moi, c'est une bonne conjoncture. Je pense que les francophonies canadiennes – parce que, dans un certain sens, elles se sont fait écarter par le mot «hors Québec» – commencent à tisser des liens entre elles et veulent resserrer les liens entre elles pour s'affirmer comme littérature franco-canadienne. Je pense qu'à partir de ce niveau-là, si on met de côté les masses de population, au moment où on reconnaît ce qu'on fait chez soi, dans notre territoire, et qu'on est confiant de ce qu'on fait, on peut commencer le dialogue avec d'autres littératures qui peuvent être plus ou moins populeuses.

L. V.: Est-ce que vous avez l'impression qu'on est arrivés à ce niveau de confiance ici, au Manitoba?

R. L.: Pour moi, ça commence. Il ne faut pas oublier, le Manitoba demeure très petit et les gens parlent souvent d'assimilation. Moi, je ne suis pas si convaincu que le phénomène de l'assimilation est aussi énorme qu'on le dit. Je pense qu'on est à un point où il a un peu cessé. Mais peu importe... ce qui m'étonne souvent, c'est qu'au Canada, et plus particulièrement au Québec, on porte souvent tellement d'attention à une littérature ou à un peuple, disons les Cajuns de la Louisiane, parce qu'ils ont réussi à survivre dans ce milieu-là, dans les conditions qu'on sait, et qu'on oublie, ou qu'on veut oublier la réussite de l'existence des Franco-Manitobains par exemple. On utilise souvent le fait français pour dire: «Écoutez, il y a de l'assimilation; voici ce qui va arriver si on n'a pas le contrôle de toutes nos institutions», et le fait français au Manitoba est souvent utilisé comme de la chair à canon. Dans un sens, je pense que les Franco-

Manitobains ne sont pas anciens comme les Acadiens qui étaient là avant nous tous, mais ils ont une spécificité aussi grande que celle des Acadiens ou des Québécois et qui est rattachée au fait métis au Manitoba, au fait que Louis Riel au Manitoba, il a fait la même chose en Saskatchewan, a tenté d'instituer une province bilingue qui demeure bilingue. Reconnaissons-le au niveau formel et puis législatif. Mais s'il y a une existence française au Manitoba aujourd'hui, c'est en raison de ça, et c'est une très grande spécificité. Ce n'est pas quelques Québécois ou quelques Français exilés qui font qu'il y a un petit peu de français ici, mais une volonté d'identité qui remonte à quelques siècles ici au Manitoba. Ça, je déplore qu'on oublie ça et qu'on utilise le fait français au Manitoba comme quelque chose sur lequel on tape plutôt que de reconnaître, de se tourner vers ce qui a été fait ici et on reconnaîtra à ce moment-là une grande – petite, c'est vrai – mais une grande valeur culturelle. Je pense qu'on découvrirait une littérature intéressante. Il y a des auteurs ici, comme Charles Leblanc qui a publié quatre recueils de poèmes, dont on parle peu au Québec. C'est un corpus intéressant, qui est intègre, qui mérite l'attention des institutions de langue française à travers le Canada. Il y a aussi Simone Chaput qui vient de publier un troisième roman [*Le coulonneux*]. Je pense que, dans ce troisième roman, formellement ce n'est pas la même chose, mais elle a réussi à parler de l'enfance d'une façon dont on n'en a pas parlé depuis Réjean Ducharme avec *L'avalée des avalés*, ou Marie-Claire Blais dans ses premiers livres, dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, par exemple. Alors, je pense que, si on se tournait vers les autres... et certaines personnes au Québec n'ont plus peur de faire ça. On veut vraiment mettre de côté ce qu'on a appelé la «québécoïté» ou la «québécoïtude», et on veut s'ouvrir à autre chose. Et je pense que c'est enrichissant pour tout le monde. Il faut que ça se fasse de façon égale, pas au niveau des nombres, mais il faut que chaque francophonie reconnaisse sa valeur et son mérite et puis prenne sa place.

L. V.: Qu'est-ce que vous voudriez que les gens retiennent de Roger Léveillé? en trois mots.

R. L.: Je pourrais le dire en un peu plus de trois mots, parce qu'on parlait du fait de la communauté et du fait de

l'individu; je pense que le travail que je fais est un travail aujourd'hui qui, à part d'être un travail littéraire, est irrecevable. Parce que j'essaie de tenir un discours sur le bonheur. Et parler du bonheur est quelque chose qui est très mal reçu, je ne sais pas pourquoi, des gens. C'est ce que les gens, tout le monde veut atteindre, mais finalement, dans les œuvres d'art ou dans les littératures, les gens aiment lire des drames ou de la tragédie. Alors, j'espère qu'un jour, on se penchera sur le fait qu'il y a une littérature, un discours sur le bonheur qui existe et j'espère qu'on s'intéresse à moi pour cette raison-là. Parce que, finalement, c'est là, ma communauté, dans un sens, c'est la communauté de tous les êtres humains; je parle pas toutes les langues, mais c'est la communauté de tous les êtres humains d'essayer d'atteindre un certain degré de joie dans la vie et puis, moi, dans mes œuvres, en tout cas dans les œuvres les plus récentes, voilà la problématique que j'attaque et j'espère qu'on s'intéresse à moi pour cette raison-là.

L. V.: Donc, vous voulez aller au delà du mythe de l'artiste torturé et malheureux?

R. L.: Ça fait longtemps que j'ai oublié ça. Il est vrai qu'au début, mes œuvres étaient plutôt sombres, mais souvent quand on commence à écrire, on est adolescent, notre réalité est sombre. Mais, comme je disais, je pense que la pratique de l'écriture doit nous apprendre des choses et, moi en tout cas, ça m'a appris un certain nombre de choses. C'est une pratique qui m'a conduit vers l'appréciation du beau dans toutes les choses et je reconnais que le monde peut être immonde, il se passe des choses affreuses à travers le monde. Moi, je suis choyé du fait que je ne vis pas dans un pays en guerre où les gens peuvent être torturés comme ils le sont ailleurs, alors ce n'est pas une réalité qui est très proche de moi. Je ne peux pas me figurer porte-parole pour ces gens-là, je vis des choses que j'ai connues et j'essaie de tenir ce dialogue pour dire qu'il y a un autre versant à la réalité. Je me souviens de ce vieux slogan de Mai 68, à Paris lorsqu'il y avait la révolution dans les rues: «Soyez réalistes, demandez l'impossible». Alors, voilà ce que je demande: l'impossible.

Laurence Véron
Collège universitaire de Saint-Boniface